

Dr Ezzideen 7 mars 2026

« Il y a deux jours, un enfant a été admis dans le plus grand hôpital de Gaza, le corps presque entièrement couvert de brûlures. Son nom est Mohammed. Il n'a pas encore deux ans. Avant la guerre, cette phrase aurait déjà été terrible. Mais à Gaza aujourd'hui, ce n'est que le début de l'histoire. Sa mère faisait chauffer de l'eau sur un petit feu à l'intérieur de la tente familiale. C'est ainsi que vivent désormais presque toutes les familles. Il n'y a ni cuisine, ni électricité, ni recoin sûr où un enfant puisse se promener sans danger. Seulement des parois de tissu, de la poussière, de la fumée et les solutions de fortune quotidiennes nécessaires à la survie. Elle voulait le baigner. Pendant un instant, pas plus long qu'un battement de cœur, elle détourna le regard. Les enfants de cet âge se déplacent avec une curiosité étrange et intrépide. Mohammed s'est approché trop près de la marmite. Peut-être a-t-il essayé de se stabiliser sur le bord, peut-être a-t-il simplement tendu la main vers la vapeur. La casserole a basculé. De l'eau bouillante fut déversée sur son corps. À son arrivée à l'hôpital Al-Shifa, les médecins ont constaté ce qu'ils constatent toujours dans de tels moments : des brûlures au troisième degré sur près de soixante pour cent du corps. La peau du thorax et de l'abdomen s'était détachée. Des parties des bras et des jambes étaient devenues blanches et coriaces, signe indubitable que les couches les plus profondes des tissus avaient été détruites. L'enfant pleura jusqu'à ce que l'épuisement le fasse taire. Les médecins ont commencé le traitement. Dans les hôpitaux ordinaires, les brûlures de ce type nécessitent un approvisionnement constant en compresses stériles, pansements, analgésiques, antibiotiques et une surveillance étroite des risques d'infection. Chaque heure compte. Mais Gaza n'est plus un

endroit ordinaire. Plus tard dans la journée, le père du garçon est venu à notre clinique. Il ne demandait pas d'argent. Il ne demandait pas de nourriture. Il demandait de la gaze et des pansements. Au départ, j'ai cru qu'il en avait besoin pour des soins à domicile, ou peut-être pour un autre membre de sa famille blessé. Mais quelque chose dans sa voix laissait penser le contraire, alors j'ai appelé un collègue qui travaillait au service des grands brûlés et de chirurgie plastique de l'hôpital. Ce qu'il m'a dit était difficile à comprendre, même ici. Chaque fois que le personnel médical a besoin de pansements pour un patient, il doit soumettre une demande officielle à l'entrepôt central de matériel médical. Non pas parce que c'est la procédure standard. Parce que les stocks sont presque épuisés. La pénurie est si grave que même les médicaments les plus essentiels, de simples analgésiques comme le paracétamol, ne sont pas distribués librement. Ils ne le sont qu'après autorisation écrite, comme si chaque comprimé était un objet rare et précieux. Voici la réalité qui règne aujourd'hui dans les hôpitaux de Gaza. Il existe un autre fait qui explique comment une telle situation est devenue possible. Depuis le début de l'année, l'armée israélienne n'autorise pas Médecins Sans Frontières à acheminer du matériel médical vers ses cliniques à Gaza. Et ce soir, quelque part dans les services de l'hôpital, gît un enfant dont le corps est couvert de brûlures. Et quelque part dans la ville, un père se promène. Il ne marche pas vers sa maison, ni vers le sommeil, ni vers la prière. Il parcourt une ville meurtrie à la recherche de bandages pour que les médecins puissent soigner son fils. Dans de nombreux endroits, la guerre se mesure en chiffres : victimes, statistiques, rapports. À Gaza, on utilise parfois une unité de mesure beaucoup plus petite. Une casserole d'eau bouillante. Un enfant brûlé. Et un hôpital qui n'a plus de pansements. [#WoundedGaza](#)